Moustapha Safouan

Études sur l'Œdipe

159
SAFO
é
A12

Le champ freudien
collection dirigée par Jacques Lacan

Éditions du Seuil, Paris

108674

LE CHAMP FREUDIEN

COLLECTION DIRIGÉE PAR JACQUES LACAN

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Le structuralisme en psychanalyse
in Qu'est-ce que le structuralisme ?
ouvrage collectif, rééd. coll. « Points », 1973

La sexualité féminine
coll. « Le champ freudien », 1976

Échec du principe de plaisir
coll. « Le champ freudien », 1979

L'inconscient et son scribe
1982

Jacques Lacan et la question de la formation des analystes
1983

Le transfert et le désir de l'analyste
1988

MOUSTAPHA SAFOUAN

ÉTUDES SUR L'ŒDIPE

INTRODUCTION À UNE THÉORIE DU SUJET

BIBLIOTHEQUE DE FRANCE
3 7513 00061805 7

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

BIBLIOTHEQUE DE FRANCE

ISBN 2-02-002766-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1974

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Aux pampres qui n'ont pas fleuri.

Introduction

Un fil réunit toutes les études rassemblées dans cet ouvrage, bien qu'elles aient été écrites en des circonstances diverses.

La première montre, à l'aide de quelques exemples empruntés à notre pratique de l'interprétation des rêves, que c'est l'identification avec le signifiant « père » — ou l'introjection de ce signifiant, si nous réservons ce terme d'introjection aux identifications *symboliques* — qui permet le retour du refoulé dans le rêve, sinon dans les formations de l'inconscient en général.

Or, le retour du refoulé suppose évidemment le refoulement. De fait, le signifiant « père » induit des effets qui se produisent à l'insu du sujet.

Effets dont la mise en jeu sur le plan de l'*imaginaire* contribue à façonner la figure que nous isolons dans la deuxième étude sous le nom du « Père *idéal* ». Faute de dégager cette figure, tout discours sur l'Œdipe s'inscrirait dans les effets mêmes de l'Œdipe; et garderait par là un caractère idéologique.

La troisième étude vise à désimaginer la castration. La définition de ce terme requiert un franchissement ou un affranchissement de l'imaginaire, sans lequel l'Œdipe n'est qu'un mythe ou une variante nouvelle du mythe connu sous ce nom. Comme nous le montrerons, le fantasme est la formation, soustraite au regard mais non à la « signification » *(Deutung)*, sur laquelle le sujet appuie ce que le langage appelle son être : appui obligé du fait de la carence du langage à répondre de l'être, alors même qu'il fait que la question du sens de l'être se pose. Loin de se confondre avec le fantasme du même nom, la castration symbolique est, au contraire, la condition sans laquelle le sujet ne saurait trouver un sens de son être qui ne soit pas infatuation; la condition sans

laquelle le désir s'empêtrerait dans les captations narcissiques.

Dans *Totem et Tabou,* Freud soutient que l'interdiction et l'horreur de l'inceste seraient inexplicables si le désir incestueux n'existait pas. De nos jours, et sans doute depuis que Lacan a rappelé l'aporie paulinienne (pas de péché sans la loi), on tend à soutenir l'inverse : au point que l'interdit représenterait selon tel auteur la dernière défense dont disposerait l'homme face à la mort de son désir, face à la mort. Cette phraséologie oublie quelque chose; il est vrai que « je n'aurais pas connu la convoitise, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point »; mais il n'en reste pas moins qu'avant d'être source de vie, cette « connaissance » est d'abord source de mort : puisque le désir s'entoure d'un « non » essentiel, dans la mesure même où il garde sa structure primordiale de convoitise.

Si la thèse de Freud laisse dans l'obscurité l'origine de l'Œdipe, la thèse moderne escamote la problématique de son dépassement.

Pour lever le dilemme, nous examinons de plus près, dans la quatrième étude, la nature des liens qui enchaînent le désir à la loi. Nous y montrerons que la forme de la loi, en tant qu'elle se présente comme commandement ou demande, est la source d'un leurre où se précipite le sujet; non sans s'attacher à ce qui sera dès lors la loi du père mort, ainsi qu'à une vérité refoulée qui, faute d'être entendue, pèsera comme dette.

Cette dette nous devons la distinguer de celles que le sujet s'impose, parfois dans des scénarios assez étranges, dont *l'Homme aux rats* nous donne l'exemple le plus saisissant. C'est à l'élaboration de cette distinction que vise la cinquième étude.

Mais qu'advient-il de celui qui n'a jamais connu la loi? Et comment se produit cette rupture d'attaches avec l'ordre symbolique? C'est pour répondre à ces questions que nous avons repris, dans la sixième étude, quelques observations rapportées par Stoller dans son livre *Sex and Gender,* observations qui montrent à l'évidence que le fait, contingent, que le nom du père trouve un « référent » ne suffit pas à assurer à ce signifiant (que le sujet n'invente pas, mais d'abord entend, et l'entend, pour ainsi dire, avant d'y entendre quelque chose) un « sens » selon lequel il représenterait une loi à laquelle l'Autre se réfère (non une loi qu'il dicte), une loi qui serait autre chose qu'une loi de caprice, c'est-à-dire une non-loi.

Or, c'est justement de ce sens-là que dépend l'efficacité

inconsciente ou symbolique du nom du père, en tant qu'il introduit, à un moment décisif des rapports du sujet à l'Autre, et par un mécanisme qui se trouve à la base de maintes métaphores, celui de *l'induction de l'imaginaire par le symbolique*, l'image phallique comme pôle d'anticipation, ou comme image de ce que le sujet n'est pas « encore » tout en l'étant un peu. Dans la septième étude, sur la forclusion, nous développons les raisons pour lesquelles c'est autour d'une problématique d'être ou de ne pas être... que se résout pour le sujet pris dans le langage, la question d'avoir ou de ne pas avoir le phallus.

Ces développements permettent de donner à la question de l'universalité de l'Œdipe (huitième étude) une réponse qui part de l'expérience analytique elle-même; alors que tout recours aux résultats de la recherche anthropologique ne peut être qu'inadéquat, du fait même de son centrage autour des rapports sociaux. Tel est l'écart entre les points de vue anthropologique et psychanalytique que tous liens, qu'ils soient d'alliance ou de parenté, s'avèrent être à la lumière de l'analyse des « bouche-trous », les bouche-trous du désir défaillant — ce qui n'est rien moins que compréhensible pour l'anthropologue comme pour l'homme du commun.

Une conclusion se dégage, tout au moins implicitement, des études précédentes : il n'y a pas un complexe d'Œdipe que le sujet dépasse grâce à « la victoire du complexe de castration », selon l'idée reçue dans la doctrine analytique, mais, de par la mise en jeu de la métaphore paternelle, *le complexe d'Œdipe est le complexe de castration*.

Mais alors, comment s'accomplit le dépassement de ce complexe? C'est ici que nous mesurons l'importance de la fonction du père *réel* (neuvième étude) : seule la médiation de ce dernier dirige en dehors de la famille le désir, lequel, autrement, reste prisonnier des *imagos* parentales. Si la forclusion du signifiant de la loi est au fondement des psychoses, l'échec de la médiation du père réel est parfois à la base des décompensations graves qui ont lieu à l'intérieur des structures névrotiques.

*
* *

Comme le lecteur ne manquera pas de s'en apercevoir, les études précédentes sont le fruit d'une expérience qui est essentiellement une expérience du *sujet de l'inconscient*.

Seule notre familiarité avec le *Traumdeutung* nous a mis dans la position qui convient pour soutenir une telle expérience : celle du linguiste et du dialecticien, non pas du devin, ni du psychologue.

Toutefois, se trouver dans une position donnée ne suffit pas à la tenir avec conséquence, ni à en articuler les principes. Nous rendons ici hommage à Lacan, sous la direction duquel nous nous sommes exercés, des années durant, sur la pratique analytique que son enseignement renouvelle.

Ce sont les assises historiques et doctrinales de cette pratique que nous avons voulu mettre en lumière dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Ce serait faire montre de trop d'ingratitude que de ne pas remercier ici François Wahl dont les remarques m'ont toujours incité à plus de clarté.

I

Études sur l'Œdipe

I

Le rêve et son interprétation dans la conduite de la cure psychanalytique[1]

Si les psychanalystes sont unanimes à considérer le rêve comme « la voie royale qui nous mène vers l'inconscient », une telle unanimité est loin de se réaliser sur l'usage à en faire dans la conduite d'une cure. Les uns ne sont pas loin d'étendre là-dessus la règle de l'abstention, et déconseillent toute communication au patient concernant l'interprétation de ses rêves. Une telle démarche risque, selon eux, de conduire le malade à utiliser le récit de ses rêves comme un moyen privilégié de résistance, et d'aggraver ainsi cette dernière. D'autres ne manquent pas de souligner, à l'encontre de cette opinion, les effets bénéfiques qu'ils tirent du même procédé, tout en affirmant qu'à leur connaissance leurs patients ne rêvent pas pour autant plus que ceux des autres. Une troisième position n'ajoute rien au débat, puisqu'elle se définit comme éclectique; elle est adoptée par ceux qui sont de l'avis des uns comme des autres : « Tout dépend des cas. » En quoi se trouve implicitement soulignée une impression que nous avons à entendre les deux premières parties : à savoir, que les uns ont affaire à une espèce de patients inconnue des autres [2].

A la vérité, si les analystes n'ont pas la même expérience, il faut en conclure qu'ils n'ont pas le même objet ou, plus exactement, qu'ils n'ont pas de cet objet une conception apte à en fonder une expérience commune. Il convient donc de reprendre les choses à leur point de départ, et de poser la question : quel est notre objet? ou mieux encore : qu'est-ce que nous analysons?

Le fait de base, celui à partir duquel il y a une expérience psy-

1. Paru dans *la Psychanalyse*, nº 8. Texte revu.

2. Cf. à titre illustratif de cette répartition la *Revue française de psychanalyse*, 1959, t. XXIII, nº 1.

chanalytique à proprement parler, a été défini par D. Lagache dans des termes tels que nous ne saurions mieux faire que de les citer : « Prenons les paroles du patient. Il est évident qu'en tant qu'analyste je ne suis pas seulement intéressé par la signification objective de ce que le malade veut me dire; je suis aussi, et surtout, intéressé non pas par ce qu'il refuse de me dire, mais par ce qui échappe à la fois à ses communications intentionnelles et à ses refus conscients [1]. »

Une conclusion semblerait ici s'imposer : puisque ce qui nous intéresse échappe aux paroles du patient, nous le chercherons dehors, autrement dit, dans sa conduite — catégorie qui peut englober celle même du discours, considéré comme une « action concrète » et non dans ses « significations abstraites », aussi bien que d'autres manifestations du patient, sa mimique, ses mouvements, ses réactions viscérales, etc. Telle est, en effet, la conclusion à laquelle aboutit D. Lagache.

Pourtant, s'il est certain que notre expérience commence à partir du moment où nous opérons la neutralisation ou la « mise entre parenthèses » de ce que le patient veut ou ne veut pas nous dire, il n'est pas aussi sûr que nous sortions pour autant de la catégorie du *discours*. Car lorsque le patient nous dit une chose et que nous en entendons une autre, cette autre chose, c'est également dans son discours que nous la saisissons. Soit pour ce qui se révèle de la connexion de ce discours avec un autre segment de discours; par exemple : *Triméthylamine,* dans le rêve d'Irma, se rattache aux théories de Fliess sur le métabolisme sexuel [2]. Soit en raison de l'ambiguïté à laquelle prête ce discours, souvent du fait de sa texture phonématique : ainsi *Ananas,* dont Freud remarque l'assonance avec le nom de famille de sa patiente. Ce principe est encore plus évident dans le cas de la négation : si nous y voyons, en effet, la preuve même que les paroles du patient ne sont que des mots, ce n'est pas une raison pour oublier que

1. D. Lagache, « Analysis and Behavior », in *Drives, Affects, Behavior, Essays in the Honor of Marie Bonaparte,* International Universities Press, New York, 1953, citation traduite par nous.

2. S. Freud (1900), *Die Traumdeutung,* GW, t. II-III, Imago Publishing Co, Londres, 1942, p. 110-126. Trad. fr. de I. Meyerson sous le titre de *la Science des rêves,* Le Club français du livre, 1963, p. 59-68.

c'est littéralement dans la phrase négative, c'est-à-dire dans ces mêmes mots, que se trouve incluse l'affirmation que nous retenons. Exemple tiré du même rêve : le « c'est Otto le coupable, ce n'est pas moi... » moyennant quoi Freud dénonce son propre sentiment de culpabilité.

Ce n'est donc pas un hasard si Freud, dès la première scène de ce rêve inaugural, « prend Irma à part comme pour répondre à sa *lettre*[1] ». La neutralisation des « significations objectives » ou abstraites ne saurait être tenue pour une neutralisation de la catégorie du langage. Loin de s'identifier avec ce dernier ces significations apparaissent dans l'expérience analytique comme étant ce que le patient peut reproduire du discours commun en combinant un certain nombre d'unités dont la signifiance, dépassant la signification produite, reste pour lui incernable. Entre la signification prétextée et le texte, il y a une marge. Il est vrai que ce qui nous intéresse, ce n'est pas le discours du patient en tant qu'il recouvre telle ou telle signification abstraite. C'est même là l'illusion du patient avec laquelle nous commençons par rompre. Mais cette illusion ne s'entretient-elle pas précisément de ce que l'opinion commune confond pour lui discours et signification? Ce que l'expérience analytique montre, par contre, et ce en quoi sa rupture avec ladite opinion peut être considérée comme radicale, c'est que le discours fait pour le sujet lui-même énigme, dans la mesure où il lui paraît marqué du signe de non-sens; introduisant de ce fait l'exigence du sens comme tel.

C'est cette distinction, dans le discours, entre ce qui est *signification*, pour ainsi dire bouclée, et ce qui est « lettre » ou pure *signifiance* à en faire rebondir le mouvement, c'est cette distinction manifestée par l'expérience de l'analyse avant d'être formulée par l'enseignement de la linguistique moderne, qui justifie J. Lacan à souligner la parenté, sinon l'influence directe, qui lie celui-ci à l'apparition de celle-là, bien que ce fût justement grâce aux for-

1. Le mot « lettre » est souligné par nous, en quoi nous nous trouvons avoir involontairement effectué le mode d'écoute dont nous essayons d'expliciter la portée ci-dessus. Un examen détaillé de ce cas princeps qu'est non pas l'auto-analyse de Freud mais la naissance de la psychanalyse, montrera plus amplement ce que nous avançons ici, en donnant à cette phrase la valeur d'une découverte anticipée, de la fonction du signifiant comme tel dans les manifestations de l'inconscient.

mulations de ce même enseignement linguistique qu'il devint possible de maintenir l'expérience analytique dans sa vraie dimension comme une expérience de discours.

Seulement, une fois que nous revenons à affirmer que l'expérience analytique est une expérience de discours, et d'un discours dont toutes les significations achevées n'épuisent pas la signifiance, une autre conclusion s'impose; à savoir que nous nous trouvons dans cette expérience devant une signifiance qui se soutient, en quelque sorte, toute seule, devant un discours qui est, pour ainsi dire, le discours de « personne »; un discours où le *sujet* ne saurait se signifier qu'à la condition de s'y occulter. Si maintenir l'expérience analytique dans sa véritable dimension était malaisé au point de nécessiter historiquement le détour par la linguistique moderne, n'est-ce pas qu'à consentir pleinement à cette expérience la conclusion — le discours se passe de la personne — devenait inévitable? Or, c'est une conclusion dont il faut bien dire qu'elle est, en un sens, impensable. Ce n'est pas sans faire violence à l'esprit que le rêve, à l'envisager dans la perspective freudienne, impose la distinction entre le sujet qui parle *véritablement* (celui qui « travaille » dans le rêve) et celui qu'on peut appeler le « locuteur » ou le « moulin à paroles », c'est-à-dire celui qui nous rapporte éveillé, ce rêve même [1].

Une difficulté ne va jamais toute seule. Aussi bien cette perspective rappelée par Lacan n'est-elle pas sans poser des problèmes. Mais du moins sommes-nous repayés par la certitude que ce sont là problèmes et difficultés de la psychanalyse, que le fait essentiel de son expérience n'a pas été altéré ni perdu de vue, et que la vertu de la connaissance est de savoir se mesurer à de tels faits, tandis que le bénéfice momentané qui peut résulter de leur oubli ne tarde pas à se solder par toutes sortes d'impasses.

En effet, dès que nous opérons le changement de perspective qui nous donne pour objet non plus le discours mais la « conduite », une conséquence va en être que ce par rapport à quoi le sujet va avoir à se situer, sera toujours en dehors de lui. C'est uniquement par rapport aux objets qui peuplent son monde que notre

1. Cette modification concernant le sens de « sujet » n'a pas manqué d'en entraîner une autre concernant le signifiant, que J. Lacan définit comme ce qui représente un *sujet* pour un autre signifiant.

sujet ou notre objet — peu importe comment on le nommera, puisque nous ne lui supposons que le mouvement — pourra être dit proche ou lointain. Ce sont des objets-valeurs, certes. Mais cela veut dire aussi qu'ils ont tous la même valeur; ce sont des objets de besoin. Aucun terme n'est, pour ainsi dire, plus éminent qu'un autre. Le père, par exemple, sera un objet parmi d'autres que le sujet approchera dans la rivalité, ou dont il s'éloignera pour les contrecoups qu'il en redoute. Toute autre mesure et toute autre valeur que celle de l'objet passeront donc pour notre invention arbitraire.

Je ne veux pas dire que des expressions ici rappelées, telles que « la force du moi » ou « la prise de conscience » ou la « désaliénation » ne correspondent à rien. Mais elles correspondent justement, à un titre ou à un autre, à quelque chose qui est censé se réaliser dans la « conduite » du sujet après une certaine quantité de travail analytique. Pour autant que nous avons à rendre compte de ce deuxième mouvement, qui est le mouvement même de la cure, celui en vertu duquel le patient n'est pas tout à fait le même après qu'avant, comment répondre dès lors à la question : où était-il avant, où est-il maintenant? Sur la base d'une telle conceptualisation, ce qui n'est et ne doit être que *résultat* sera posé comme but : ce qui implique qu'il aura été choisi comme tel. Et dans ce choix, interviendront inévitablement les idéaux de l'analyste : tel ou tel résultat (par exemple la force du moi ou la prise de conscience) sera pris comme mesure, selon que l'analyste s'assigne un idéal d'indépendance ou d'authenticité. Et le but dictera les moyens : l'analyste conseillera l'interprétation des rêves pour le patient, ou le déconseillera, selon qu'il vise à réaliser une prise de conscience ou à vaincre une résistance. Or, non seulement tout choix implique une limitation, mais on choisit pour s'être déjà limité. Et dès lors, personne n'est en mesure de sonder jusqu'où peuvent s'étendre les effets d'une telle limitation. La position de l'analyste devient solidaire d'un malaise insoluble dans les conditions où il s'installe, et qui ne peut que se faire ressentir chaque fois qu'il traite d'une question de technique.

La situation ne sera pas la même *si* nous pouvons trouver dans le sujet lui-même un terme qui, pour ne pas être un objet « concret », ne perd pas pour autant tout poids, et qui pourra nous

servir de mesure sans que nos idéaux soient impliqués dans son choix. La connexion est évidente qui lie cette hypothèse à l'expérience analytique envisagée comme une expérience de discours : puisque, en fin de compte, une telle hypothèse revient à admettre que *le rapport du sujet au monde peut être réglé par son rapport à un signifiant* [1] : ce en quoi, soit dit entre parenthèses, il serait justement sujet. Ce n'est certes pas un hasard si l'auteur qui a insisté le plus sur ce caractère de l'expérience analytique comme expérience du discours, à savoir Lacan, est celui même qui a promu la fonction dans le psychisme humain d'un certain signifiant : *le nom du père*.

Mais pourquoi ce signifiant et non pas un autre ? Ne sommes-nous pas ici victimes de ce que nous voulions éviter, à savoir un choix ? Il n'en est rien. On verra que cette question peut recevoir une réponse d'un caractère, à vrai dire, déductif. Si nous remettons cette réponse à la fin du présent chapitre, c'est parce qu'en fait, une telle déduction ne se laisserait pas formuler si une certaine somme d'expérience ne venait d'abord attirer l'attention sur la conclusion à déduire. Il fallait d'abord la voir, avant d'en voir la rationalité.

*
* *

Commençons par un exemple. Mme Z... est une jeune femme qui nous a été confiée pour une psychothérapie. Ayant découvert l'infidélité de son mari, elle a tenté de se suicider en avalant une forte dose de somnifère, et n'a été sauvée que de justesse. C'est à la suite de cette tentative qu'elle est venue en consultation, sur le conseil de son médecin.

Après une première séance consacrée au récit de son histoire, elle a parlé longuement, pendant la deuxième, du conflit qui l'oppose à sa belle-mère, pour conclure en ces termes : « Au fond,

1. Il est entendu que cela suppose qu'à l'opposition classique entre le particulier et l'universel s'est substituée pour nous celle entre le signifié et le signifiant. Nominalistes et réalistes, quelles que soient leurs différences par ailleurs, maintiennent le même rapport dyadique entre le mot et le sens.

je ne peux pas dire que je suis tellement jalouse d'elle; puisque après tout je ne fais jamais rien pour les séparer. »

Je lui réponds qu'en effet ce qui paraît dominer est plutôt une certaine façon d'envisager les choses, selon laquelle son mari, toujours couplé, le serait tantôt avec elle, tantôt avec la belle-mère, l'une et l'autre étant tour à tour exclue — moyennant quoi on peut dire que ce qui est proprement exclu, c'est la possibilité d'une troisième solution permettant la coexistence des trois.

A la séance suivante, la troisième — on est donc encore au *début* de l'analyse — elle m'annonce : « J'ai fait un tas de rêves cette semaine. »

En fait, elle en cite trois, qu'elle dit avoir faits dans la même nuit.

> 1. J'étais dans une pièce, une cuisine. J'avais peur. J'essayais de fuir une vache noire qui voulait me regarder. Il y avait deux ouvertures dans la pièce : d'un côté une fenêtre qui était bien fermée, de l'autre une porte qui ne l'était pas. Et je me rappelle que je m'appuyais de toutes mes forces contre cette porte pour empêcher la vache d'y entrer. Pourtant la vache ne faisait rien pour la forcer. Elle ne faisait que tourner, d'un côté puis de l'autre. Elle voulait simplement me regarder, avec des bons yeux de vache, des yeux bruns. Ce n'était pas méchant du tout; et pourtant je me sentais terriblement effrayée!

Voici les associations que la patiente peut donner autour de ce rêve :

La pièce dont il est question dans le rêve ressemble à peu près à sa cuisine. Seulement, comme son appartement se trouve au troisième étage, il est exclu qu'une vache vienne là pour la regarder. Par contre, chez ses parents, la cuisine se trouvait au rez-de-chaussée.

> 2. Nous étions dans un hôtel avec mon beau-père. Mon mari et une autre femme, une femme blonde, se livraient à des caresses devant moi sans se gêner. Je ne pouvais pas tolérer ça; mais je voyais qu'ils ne faisaient pas cas de ma présence, et j'étais incapable de chasser cette femme ou de secouer mon mari, je ne sais plus d'ailleurs ce que je voulais. Je n'avais même pas de voix. Puis tout d'un coup, je

me suis mise à crier, appelant mon beau-père pour qu'il intervienne, lui. C'est à ce moment que je me suis réveillée terriblement angoissée. J'étais dans un état très agité. Je crois même que j'avais jeté mes draps.

Associations :

L'hôtel. Elle avait effectivement passé les dernières vacances d'hiver avec son mari et ses beaux-parents dans ce même hôtel.

La femme blonde. Elle sait que la maîtresse de son mari est blonde.

3. Une bête sur l'eau : une sorte de marécage. C'était une bête affreuse, plate et large, avec des pattes courtes et affreuses et un long cou qui se terminait par une tête plate comme la tête du serpent, sauf qu'elle était large, c'est-à-dire carrée. Elle était couverte d'écailles vertes. J'étais saisie de peur, mais on m'a rassurée, on m'a dit que je pouvais la toucher. Je l'ai touchée mais j'ai été dégoûtée, tellement ses écailles étaient gluantes. Puis la bête s'est transformée. C'était maintenant une petite fille avec un joli visage souriant et lumineux. Mais elle avait des pattes comme des palmes à la place des mains et des pieds. J'ai même été saisie de pitié de voir cette enfant si jolie avec des pattes comme ça, au lieu d'être comme nous.

Associations :

La bête. C'est un animal fictif. Sans doute, a-t-il un long cou parce que Mme Z... a vu la veille, sur le lac du bois de Boulogne, un cygne qui tendait le cou, et a été surprise de constater que les cygnes avaient des cous si longs que ça.

On m'a rassurée. Il n'y avait personne. C'était simplement une voix.

L'enfant. Mme Z... pense à sa nièce, la fille de son frère unique, de deux ans son aîné, bien qu'elle ne trouve pas de ressemblance entre cette nièce et l'enfant du rêve.

Une première inspection montrerait que ces trois rêves traitent de trois thèmes qui sont, pour les indiquer brièvement : celui du rapport enfant-mère; celui d'un appel à un personnage paternel; puis un thème de naissance. Si l'on admet que cette succession ne saurait être tenue pour un pur hasard, la question se pose de savoir comment rapporter ces thèmes les uns aux autres.